

In *Psychiatrie Française*, XXIX, Numéro spécial: *Idéologies, pratiques psychiatriques, santé publique*, 21-43, 1998.

Idéologie et psychologie

*Jacques COSNIER**

Il y a probablement deux manières de traiter les rapports « de l'idéologie et de la psychologie » ; la première est un examen critique des pratiques, elle aboutit à cette phrase célèbre de Canguilhem (en 1956, déjà !), donnant un conseil d'orientation aux psychologues : « *quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant on se dirige sûrement vers la Préfecture de Police* ».

Cette idée du « psycho-flic » a été abondamment développée en 1968 pour dénoncer l'aspect adaptateur de la clinique (voire de la psychanalyse) à l'égard de la société et l'aspect serviteur de la psychologie du travail à l'égard du patronat... Nous ne sommes plus en 1968, et même si beaucoup de ces critiques méritent encore notre attention, c'est la deuxième manière d'aborder le problème que je choisirai : la critique épistémologique, ou encore celle du statut de la psychologie dans les sciences humaines. Statut qui en regard de la pratique psychiatrique paraît bien problématique : car si on ne peut pas concevoir une pratique de la médecine qui serait basée sur la seule pathologie en ignorant l'anatomie et la physiologie « normales », peut-on concevoir une pratique de la psycho-pathologie, *alias* la psychiatrie, ignorante de la psychologie ?

Pourtant il serait difficile de soutenir que les études et le savoir des psychiatres sont basés sur une « science psychologique » fondamentale.

Qu'est donc cette « science psychologique », et de quelle façon est-elle tributaire du contexte culturel et socio-économique plus que d'un développement intrinsèque qui obéirait à l'évolution cumulative du pur savoir ? Répondre à cette question nous met dans l'obligation, comme le disait Canguilhem, « d'esquisser une histoire de la psychologie », en tout cas de nous y référer.

* Professeur émérite à l'Université Lyon 2, GRIC, 5, av. Mendès, France, CP11 – 69676 Bron Cedex.

Psy.-Fr. n° Sp. 98 Août pp. 21-43
--

I – La naissance de la Psychologie « scientifique » dans l'idéologie scientiste de la fin du XIX^e siècle

La formule du psychologue Ebbinghaus est devenue classique : « La Psychologie a un long passé et une courte histoire. »

Un long passé, car il y a certainement longtemps que l'espèce humaine se pose des questions sur l'« âme » et les rapports de celle-ci avec le corps et la matière.

Une courte histoire, car c'est seulement à la fin du XIX^e siècle que la Psychologie va être admise comme discipline scientifique et autonome dans les milieux académiques, et ceci plus particulièrement en pays de langue allemande, dans un climat intellectuel où régnait une effervescence littéraire, artistique, philosophique qui fournissait un bouillon de culture adéquat. C'est dans ce climat fécond qu'un homme exceptionnel, Wilhem Wundt (1832-1920) créa la Psychologie expérimentale, et à travers elle la Psychologie tout court, car c'est à partir du moment où elle fut qualifiée d'expérimentale que la Psychologie accéda au statut « scientifique » et put prétendre à être reconnue comme discipline à part entière. Ses idées furent développées dans son célèbre ouvrage « *Grundzüge der physiologischen Psychologie* », paru en trois volumes en 1874 et traduit rapidement en plusieurs langues, généralement sous le titre significatif de « *Psychologie physiologique* ».

Freud, à la même époque, était animé de désirs semblables et, en France, Ribot et ses collaborateurs s'engageaient dans la même voie.

Mais Wundt constituait incontestablement le pôle le plus attractif de cette psychologie nouvelle ; pratiquement, tous ceux qui allaient devenir les grands noms fondateurs de la psychologie américaine faisaient un pèlerinage en Allemagne : Baldwin, Cattell, Hall, James, Mc Dougall, Scott, Titchener... De retour aux U.S.A., ils y créaient des laboratoires souvent copie-conformes de celui de Wundt.

Au début du XX^e siècle donc, faire de la Psychologie scientifique c'est construire une Physiologie expérimentale de la Psyché. Mais en fait, par rapport à la psychologie philosophique antérieure, c'est plus la méthode préconisée qui est nouvelle que l'objet de la discipline.

Pour résumer la situation : à la charnière du siècle dernier, la psychologie s'affiche comme discipline autonome et la méthode expérimentale prétend garantir sa scientificité ; ce modèle « *made in Germany* » est exporté et s'implante dans les grandes universités américaines. « Psyché », hébergée dans son enfance par les philosophes, devient digne d'intérêt pour les scientifiques ; l'apparition de laboratoires et de chercheurs en blouses blanches est là pour en témoigner.

II – La révolution behavioriste

La « Psychologie scientifique » est donc née à l'époque de Claude Bernard, de Darwin, de Pasteur, époque de la « Berliner Physikalische Gesellschaft » dont les membres comptaient Du Bois Raymond, Helmholtz, Ludwig, Brücke, autant de physiologistes alors célèbres, qui affichaient l'ambition de « détruire le vitalisme et imposer cette vérité, que seules les forces physiques et chimiques, à l'exclusion de toute autre, agissent dans l'organisme... ». L'idéologie de la toute-puissance de la science et du progrès inhérent à son développement s'imposait. On entra de plain-pied dans le monde moderne, et l'approche scientifique « objectiviste » et « matérialiste » de l'Esprit allait de soi.

En fait, cette réussite académique, pour spectaculaire qu'elle fût, ne pouvait pas cacher trop longtemps des insuffisances à la fois épistémologiques et pratiques.

La couverture expérimentale avait été nécessaire pour obtenir une légitimité universitaire, mais il fallait par ailleurs démontrer que cette jeune « science » forgée dans, et pour, les universités pouvait être utile, voire être vendable à un public de plus en plus demandeur : l'armée, les écoles, les organismes de soins, l'industrie. Or, cette **Psychologie-Auto-Proclamée-Scientifique** (P.A.P.S.) se révélait presque totalement inefficace pour répondre aux besoins du public. D'où le développement en parallèle, mais hors « laboratoires », de « psychologies appliquées », telle la méthode des tests (« psychométrie » ou « psychotechnique ») qui allait permettre de satisfaire les demandes croissantes du monde du travail, de l'armée et de l'enseignement. S'y ajoutait dans le domaine clinique, à partir de la psychanalyse naissante, le développement du champ « psychothérapique » avec ses méthodes diverses qui émargeaient à d'autres épistémologies que les méthodes expérimentales. Ce domaine de la pratique clinique restait cependant marginal pour la P.A.P.S., car on n'y trouvait ni laboratoire, ni expérimentation. Rien de bien sérieux en somme.

Cela allait aboutir, au cours des années 1910, à la fameuse révolution behavioriste marquée par le manifeste de John Broadus Watson en 1913 : « *Il semble que le temps est venu où la psychologie doit écarter toute référence à la conscience, où elle n'a plus besoin de se leurrer en pensant que l'objet de son observation est la production d'états mentaux* » (*Psychological review*, 1913, 20, 158-177).

Toute interprétation, voire toute référence à Psyché seront dorénavant qualifiées de « mentalistes », et considérées comme obscurantistes et anti-scientifiques...

Psyché est dès lors reléguée en « boîte noire » (la « black-box »), et

ce qui se passe dans cette boîte n'est pas l'affaire des psychologues scientifiques, mais redevient celle des philosophes et des marginaux que sont les psychanalystes et leur apparentés de la « psychologie appliquée »...

Cependant, si l'objet de la psychologie est ainsi radicalement renouvelé par la « révolution behavioriste », ses idéaux méthodologiques ne le sont pas : la nouvelle psychologie conserve, plus que jamais, son allégeance à la méthode expérimentale qui reste garante de sa scientificité.

La « stimulus-réponse-psychologie-expérimentale » était née, considérablement enrichie d'ailleurs par les travaux de l'école russe initiés par le physiologiste I. Pavlov qui lui-même défendait des principes analogues d'objectivation a-mentaliste.

Cette psychologie expérimentalo-comportementaliste allait constituer le noyau dur de la lignée académique pendant au moins un demi-siècle et, dans les années 1950, atteignait son apogée.

Mais il faut bien reconnaître que, par rapport au début du siècle, la situation n'était pas fondamentalement changée : d'un côté, une psychologie auto-proclamée scientifique accumulant un corps de savoir et de travaux impressionnant par son volume, et d'un autre côté, une psychologie dite appliquée qui s'alimentait à d'autres sources théoriques et dont les praticiens n'avaient pas grand-chose à faire de la « science » secrétée dans les laboratoires universitaires. Et le philosophe Georges Politzer pouvait ironiser dès 1928 dans son essai critique sur les fondements de psychologie : « *le psychologue expérimentaliste se comporte aussi bêtement devant un homme que le dernier des ignorants, et chose curieuse, sa science ne lui sert pas quand il se trouve devant l'objet de sa science, mais exclusivement quand il se trouve avec des "confrères"*. Il est donc exactement dans le même cas que le physicien scolastique : sa science n'est qu'une science de discussion, une éristique ».

On peut ajouter un commentaire sur les raisons idéologiques qui expliquent le passage de la Psychologie de Wundt au comportementalisme de Watson.

L'arrière-fond scientifique reste le même, mais dans les premières décennies du XX^e siècle les exigences sociales se font plus pressantes : la Première Guerre mondiale nécessitait le recrutement, la sélection et l'orientation de milliers d'hommes ; de même pour l'expansion industrielle où c'est l'apparition du travail à la chaîne ; de même enfin avec la modernisation des structures de soins et des structures scolaires et leur ouverture à un public de plus en plus large. La société bourgeoise a besoin de psychologues efficaces. Il faut aussi souligner que la philosophie behavioriste de cette époque convenait sans doute parfaitement aux espoirs de la bourgeoisie pragmatique américaine : des scientifiques affirmaient que l'on peut tout faire avec un être humain bien conditionné et qui possède une hérédité convenable. C'est l'Utopie du « *Meilleur des Mondes* ».

III – La contre-révolution : le retour au mental

En fait, cette psychologie comportementale s'avérait comme nous l'avons dit d'une efficacité très relative et elle utilisait, pour satisfaire les demandes, les voies parallèles que nous avons signalées : la psychométrie et la psychanalyse. Cependant le malaise allait croissant et, dans les années 60, alors que le behaviorisme académique semblait au zénith, des événements imprévus se produisirent qui allaient lui porter une série de chocs frontaux ou tangentiels en provenance d'horizons divers mais dont les effets conjugués ne tardaient pas à l'abattre.

Parmi ces « torpilles » directes ou indirectes, je citerai pêle-mêle le structuralisme post-saussurien, la linguistique chomskienne, le mouvement de l'intelligence artificielle, la psychopharmacologie et les neurosciences, enfin l'éthologie...

Le structuralisme post-saussurien s'épanouit particulièrement dans les pays de langue française dans les années 1960-1970. On sait qu'il se réclame de l'œuvre du linguiste genevois, Ferdinand de Saussure (1857-1913), concrétisée dans un des plus grands best-sellers de notre époque, le « *Cours de linguistique générale* », professé au début du siècle et publié en 1916, après la mort de son auteur, par ses fidèles élèves.

Son influence se révéla en fait un demi-siècle plus tard, avec l'adoption de la conception « structuraliste » comme modèle de portée générale transférable aux autres domaines des sciences humaines : d'abord, en Anthropologie où ce type de formalisation a été appliqué à l'étude des structures de la parenté et à l'analyse des mythes par Claude Lévi-Strauss ; ensuite, en **Sémiologie**, c'est-à-dire l'étude des autres systèmes de signes, et Roland Barthes s'y est employé avec succès.

Mais une autre raison de sa notoriété, la plus importante dans notre perspective psychologique, est son utilisation dans la théorisation psychanalytique par J. Lacan.

Je n'irai pas plus avant dans ces rappels, mais cela suffit pour concevoir comment, à travers trois personnages de la stature de R. Barthes, Cl. Lévi-Strauss et J. Lacan, le structuralisme va monopoliser les discours pendant plusieurs années, d'autant plus qu'à cet orchestre s'ajoutèrent les voix de nombreux philosophes marquants. Or, d'une part la subtilité de ces discours, et d'autre part leur objet, « structures signifiantes créatrices des ordres symboliques organisateurs aussi bien de la vie sociale que de la vie mentale », tout cela contribuait auprès des praticiens des sciences humaines, comme auprès du public « éclairé », à provoquer des intérêts bien éloignés des modélisations behavioristes, dépourvues d'âme

et souvent trivialement mécanistes. Les structures signifiantes et l'importance ontologique du langage se moquaient du comportementalisme expérimental.

La linguistique chomskienne

Le linguiste Noam Chomsky, né en 1928, allait dans ce climat déjà sensibilisé à la linguistique par le structuralisme porter un coup encore plus dur au behaviorisme. En 1957, ce linguiste du Massachusetts Institute of Technology écrit un véritable pamphlet contre Skinner, célèbre behavioriste américain au faite de sa gloire, auteur d'une théorie du langage en termes d'apprentissage (*Verbal behavior*, 1957). Or, N. Chomsky va s'opposer radicalement à ce point de vue ; il part de l'hypothèse que l'aptitude au langage est innée et s'exprime dans une « *grammaire universelle* » dont est doté tout esprit humain compétent. La *compétence linguistique* est la faculté que possède chaque locuteur d'une langue donnée d'émettre et de recevoir à partir d'un nombre fini d'unités morphologiques et phonologiques, un nombre infini de phrases (« *les performances* »). Cette créativité naturelle du langage humain s'oppose fondamentalement aux conceptions behavioristes.

Ajoutons que Chomsky, pour rendre compte des processus générationnels et transformationnels qui aboutissent à la construction des énoncés, proposait une présentation rationnelle de la grammaire qui séduisit d'emblée à la fois les linguistes par la cohérence et la rigueur du système, et les chercheurs en informatique par les perspectives d'utilisation possible de ce type de modèle dans le traitement des problèmes d'intelligence artificielle qu'ils commençaient alors à aborder. Très vite, des psychologues qui allaient se dire « *cognitivistes* » désertèrent le camp behavioriste et rallièrent Chomsky dont les modèles pouvaient constituer, au-delà de modèles grammaticaux, des modèles du fonctionnement intellectuel sous-jacent. D'ailleurs Chomsky lui-même déclarait que la linguistique était une partie de la psychologie.

Le mouvement de l'intelligence artificielle (I.A.)

L'intelligence artificielle est aussi un des éléments nouveaux qui vont ébranler le behaviorisme. Artificielle ou non, l'intelligence suppose une activité mentale (on ne tardera pas à dire « *cognitive* ») naturelle ou simulée, et ce n'est pas par hasard que je la place immédiatement après Chomsky.

En fait, le développement de l'I.A. depuis les années 1950 est lié à

la conjonction de deux courants : en premier lieu, celui des ordinateurs qui ont fourni des moyens de plus en plus sophistiqués pour simuler les capacités ordinairement attribuées à l'intelligence humaine, et même souvent de les dépasser, en particulier dans le domaine du calcul, du stockage et du traitement des informations ; en second lieu, la conjonction de ce courant computationnel avec le développement de modèles logiques et des modèles cybernétiques.

J.-P. Dupuy a rappelé récemment, dans « *Aux origines des sciences cognitives* » ; l'importance à cet égard des « conférences Macy » : ces dix conférences interdisciplinaires tenues de 1946 à 1953, organisées par la fondation Josiah Macy Jr, avec l'ambition affichée « *d'édifier une science générale du fonctionnement de l'esprit* ».

Ici comme dans le cas de la linguistique générative, c'est bien de ce qui se passe dans la boîte noire qu'il s'agit. La dénomination d'« intelligence » est à cet égard significative, même si cette intelligence est qualifiée d'artificielle.

La psychopharmacologie et les nouveaux moyens d'exploration cérébrale

Le développement de la psychopharmacologie constitue un autre élément destructeur de la quiétude behavioriste en réintroduisant l'intérêt pour les liens entre la biologie du cerveau et le psychisme. Et c'est encore dans les années 1950 que se produit ce phénomène.

Au début des années 1950, en particulier grâce à la découverte des phénothiazines aux propriétés alors considérées surtout comme antihistaminiques, mais que H. Laborit eût l'idée d'introduire dans ses « cocktails lytiques anesthésiques », la thérapie psychiatrique allait subir une réelle mutation. On possédait des molécules « psychotropes », agissant sur la chimie du cerveau et par là transformant les processus de pensée et bien sûr aussi les comportements.

Ici donc encore, le fonctionnement de la boîte noire et de ses mystères était à l'honneur.

Les techniques d'imageries médicales allaient à leur tour renforcer ce mouvement en permettant l'exploration de plus en plus fine, au-delà de l'anatomie, de la physiologie même des régions cérébrales en activité durant l'activité psychomotrice et idéique. Voir le cerveau penser, grâce à l'*idéographie* devenait possible...

Le comportementalisme de second type : l'éthologie

L'éthologie, enfin, constitue un autre facteur qui va ébranler le behaviorisme. Ceci peut à première vue sembler paradoxal puisque l'éthologie est aussi un comportementalisme, et a pour objet l'étude scientifique du comportement, exactement comme la « S.R. Psychologie », mais de nombreux caractères spécifiques l'en différencient en particulier son *objet* : l'« étude du comportement dans son écologie habituelle », *sa méthode* « naturaliste », c'est-à-dire largement basée sur l'observation et la description, et *ses recherches* qui traitent particulièrement de certains domaines tels ceux de l'ontogenèse, des intercommunications et de la vie sociale. Par son attitude naturaliste et holistique, l'éthologie, « comportementalisme de deuxième type », contribuait au déclin du behaviorisme...

L'entrée en lice des sciences neuro-cognitives

Le behaviorisme a dès lors du plomb dans l'aile et, à partir des années 70, on ne considérera plus comme inconvenant de s'interroger sur ce qui se passe dans la boîte noire, au contraire ce sera de mieux en mieux porté. C'est le retour en force du mental qui ne cessera de s'amplifier si bien que dans les années 90 les livres, les articles, les colloques consacrés à la « Conscience », « l'Esprit », « l'Intentionnalité », et autres sujets tenus pour tabous pendant un demi-siècle, ne se comptent plus. Les « états mentaux », « les cognitions », et tous les modèles possibles de « fonctionnement de l'esprit » vont être imaginés : « neuronaux », « computationnistes », « connexionnistes », « enactmentistes »...

Pour être « psychologue scientifique », il faut dès lors être cognitiviste ou mieux neuro-cognitiviste, tout se passant comme si, Psyché enfin sortie de la boîte noire où l'avait reléguée le behaviorisme, était récupérée par une puissante armée de libérateurs rangés sous la bannière des « neuro-sciences cognitives », et qui venus d'horizons divers revendiquent dorénavant la linguistique, la psychologie, l'éthologie, la psychiatrie, l'intelligence artificielle ; la liste n'est pas close...

Psyché n'est plus proscrite, mais les territoires qui lui sont offerts ne sont plus, tant s'en faut, des territoires spécifiquement psychologiques, comme si la psychologie était une chose trop sérieuse pour que les psychologues s'en occupent seuls. Remarquons d'ailleurs que la plupart des ouvrages en français parlent d'« Esprit » plutôt que de « Psychisme » bien qu'à l'insu sans doute de ses utilisateurs ce choix cache un piège : « Esprit » se veut, dans la plupart des cas, être la traduction de l'anglais « Mind », alors qu'en français il est bien évident que la valeur, au sens

linguistique, d'« esprit » dépasse celle de « mind ». Mais cette traduction infidèle est probablement révélatrice des réticences de certains à admettre le retour de Psyché..., sous le nom de Psyché.

Ainsi l'examen de la situation actuelle aboutit à cette constatation : la substantielle lignée de l'ancienne psychologie « expérimentalo-behavioriste » après le crash des années 60 est aujourd'hui remplacée par la nouvelle lignée « neuro-cognitiviste » qui définit son objet comme l'« *analyse scientifique moderne de l'esprit et de la connaissance sous toutes ses dimensions* » (F.-J. Varela).

De très nombreux chercheurs s'y rallient : neuropsychologues massivement, mais aussi certains linguistes, pharmacologues, informaticiens... et aussi les tenants du behaviorisme reconvertis. Tout cela fait beaucoup de monde, de plus en plus même, pour plusieurs raisons dont évidemment l'intérêt scientifique intrinsèque des thèmes affichés, mais aussi les investissements financiers considérables dont cette tendance est bénéficiaire. Elle concerne en effet deux secteurs porteurs et en apparence hautement rentables :

- le secteur de l'informatique avec l'intelligence artificielle, les systèmes experts et la robotique,
- le secteur de la psychopharmacologie dont on devine le marché juteux qu'il représente.

Enfin, dernière raison qui découle des premières : l'effet de mode et le pouvoir attractif sur les jeunes chercheurs que tout pousse à voir là une voie d'avenir où ils risquent de trouver postes et crédits, ce qui, aujourd'hui, ne peut être tenu pour paramètres secondaires, et peut légitimement susciter bien des vocations ou des réorientations de carrière...

Dans ce climat, nombreux sont les neuro-cognitivistes actuels qui pensent qu'il s'agit d'une « nouvelle science de l'esprit », et l'on trouve dans leur écrits des expressions triomphalistes significatives :

« *Nous sommes là en présence d'une "révolution" au sens copernicien dans les formulations de nos savoirs et de nos méthodes* » (G. Vignaux).

« *Un spectre hante la modernité : le spectre du cognitivisme "... les théories cognitivistes ont éclaté comme un tonnerre dans un ciel serein, et cela dans toutes les disciplines de l'esprit, tandis que les théories de leurs prédécesseurs semblaient soudain obsolètes* » (J.G. Ganascia).

« *Les sciences et les technologies de la cognition représentent la plus importante révolution conceptuelle et technologique depuis l'événement de la physique atomique* » (F.-J. Varela).

Deux notions émergent dans ces professions de foi enthousiastes : la nouveauté « révolutionnaire » et son importance épistémologique et sociale. Le fait que certains cognitivistes aillent jusqu'à parler de « *grande révolution scientifique* » mérite une attention particulière : on peut se demander quels sont les arguments et les faits qui justifient une célébration aussi emphatique ?

Par exemple en ce qui concerne l'ontogénèse, la connaissance des processus de développement du cerveau, dans les années 50 et 60, était déjà bien avancée. Quand Vignaux déclare que « nous sommes (peut-être) à la veille de savoir comment se construit un cerveau », que « le changement historique est considérable : ce qui jusqu'à présent était considéré comme une sorte de... boîte noire... devient de plus en plus explicite dans sa genèse et son architecture », il fait vraiment preuve d'un enthousiasme sympathique, mais plus qu'exagéré ! Car il est complètement injustifié de penser que les embryologistes aient attendu les années 80 pour cesser de considérer le cerveau comme une boîte noire ! L'expérience « fondamentale » de Spemann remonte aux années 1910... et, dans les années 50 et 60, l'embryologie causale avait déjà de solides fondements.

De même en ce qui concerne la neurophysiologie : il est bien évident que les neuro-physiologistes n'avaient jamais cessé, contrairement aux behavioristes, de s'occuper de ce qui se passait dans la boîte noire, c'était là l'objet officiel de leurs recherches, et leurs découvertes au milieu de notre siècle étaient dans ce domaine déjà extrêmement nombreuses.

Il faut donc remettre les choses en place si l'on ne veut pas tomber dans le piège (ou le bluff) d'une « révolution neurologique » récente.

En fait, les sciences cognitives, nées sur les cendres du behaviorisme, ont su se rapprocher de la neurobiologie *déjà existante* pour fonder une nouvelle alliance dans la conjoncture favorable que présentait l'apparition des molécules neurotropes et des micro-ordinateurs. La « révolution » vient simplement du fait que l'ouverture de la boîte noire, permise par le crash behavioriste, fait découvrir à certains qu'il y a un cerveau dans la boîte crânienne, et que celui-ci a quelque chose à voir avec le comportement et l'activité mentale... Cette « découverte » coïncidant avec l'éclosion des machines à traiter l'information allait prendre un sens inattendu et, comme le dit Ganascia, permettre « la création de la grande confrérie des travailleurs de la cognition... ».

« Révolution » donc motivée par des intérêts soudainement convergents des membres de la nouvelle confrérie, et alimentée financièrement par les expansions proprement fabuleuses de la pharmacologie et de l'informatique. Le mariage des neuro-sciences et de la nouvelle P.A.P.S. a donc été un mariage de riches, et l'on peut dire que les meilleures des déesses de l'Olympe (celles qui distribuent les crédits et les postes) se sont penchées sur le berceau de l'enfant chimérique qui allait en naître : les sciences neuro-cognitives.

Cependant, il faut ajouter que si les sciences cognitives ont su se renforcer par de fortes alliances, la paix ne règne pas toujours dans leur royaume. Plusieurs écoles s'opposent ou se complètent, et un certain nombre de questions restent ouvertes et sont âprement débattues : celle de « représentation », certains en récusant l'utilité ; celle de « sujet » ou de « soi », une illusion « à laisser à la psychologie populaire » pour

d'autres ; celle de l'« intentionnalité », concept piège et polysémique, redevenu à la mode et dont chaque école va donner sa ou ses conceptions ; celle des « évaluations » et des « valeurs » qui introduit l'importante question de l'homéostasie psychologique et des « états d'équilibre », du plaisir-déplaisir, et plus généralement, des émotions et de l'« univers cognitivo-affectif » du... « sujet » (1).

On comprend alors mieux, pourquoi « Mind » est plutôt traduit par « Esprit » que par « Psychisme » : l'Esprit relèverait-il des cognitivistes et le Psychisme des psychologues ? Et dans ce cas Psyché serait-elle devenue avec l'âge un exemple de personnalité multiple ?

IV – Une autre révolution : le retour au social

En fait, une autre révolution se produit dans l'ombre des sciences sociales et résulte plutôt d'un mouvement que d'une école ; mouvement qui durant ces dernières années s'est développé en provenance en particulier des disciplines limitrophes de la Psychologie, que sont la Sociologie et la Linguistique, avec aussi quelques racines en Psychologie-même ; ce mouvement devrait modifier la situation. Je veux dire que si la vedette actuelle est bien la puissante expansion neurocognitiviste, une autre vedette s'est en parallèle discrètement épanouie, devenue incontournable pour qui veut esquisser un portrait de la psychologie contemporaine : l'interactionnisme.

Ce mouvement déjà en germe à la charnière du siècle avec des auteurs comme Gabriel Tarde en France, qui proposait la création d'une « interpsychologie », et des sociologues de langue allemande comme Simmel et Weber, allait prendre un premier essor avec « l'école sociologique de Chicago » créatrice de l'« écologie urbaine » et de la sociologie de la vie quotidienne dans les années 1910-1920, et avec dans la même université, le cours de psychologie sociale délivré par G.H. Mead (1863-1931), publié après sa mort, sous le titre « *Mind, Self and Society from the standpoint of a social behaviorist* ».

En fait si le mouvement interactionniste a pris son importance actuelle, ce n'est pas uniquement en raison de cette filiation américaine réduite et ce n'est pas non plus toujours dans sa filiation directe. Ce qui constitue l'interactionnisme actuel est lié à une nouvelle vague qui s'est développée progressivement à partir des années 1960 par la convergence d'un certain nombre de travaux en provenance à nouveau de la sociologie mais aussi de la Linguistique, de l'Anthropologie, de l'Éthologie et..., bien sûr, de la Psychologie.

Il conviendrait d'exposer tour à tour : les philosophes des « actes de langage », la « pragmatique linguistique » ou « linguistique interactive », la « sociolinguistique » et « l'ethnométhodologie », l'« éthologie humaine » et finalement la « psychologie des communications ». Même sous cet aspect schématique, je ne peux les passer en revue. J'indiquerai simplement quelques résultats qui en découlent et qui concernent la Psychologie.

En premier lieu, l'importance des interactions précoces dans le développement affectif, cognitif et langagier de Psyché. Ces dernières années, les études du développement comportemental de l'enfant humain, et particulièrement de son comportement langagier, ont repris un regain d'intérêt avec les recherches sur les « interactions précoces » et ont abouti à la conception de l'épigenèse interactionnelle (Cosnier, 1980).

Dès la naissance, les structures anatomophysiologiques des systèmes relationnels présentent un certain niveau de compétence. Si l'induction (en principe maternelle) se produit, des performances spécifiques vont se révéler qui induiront de nouvelles performances maternelles qui à leur tour permettront l'évolution, etc. Ainsi doit être souligné un point capital : **les organisateurs du phénotype comportemental sont en grande partie environnementaux**, et l'induction se fait par la médiation des systèmes relationnels. La révélation de la compétence, son organisation et sa pérennisation performancielle sont induites et modalisées par les activités maternantes ; activités maternantes induites elles-mêmes par les activités infantiles. En accord avec sa compétence, l'enfant reçoit et émet des signaux qui vont provoquer et organiser les réactions de l'adulte, lesquelles vont provoquer et organiser les réactions de l'enfant, etc.

D'où le qualificatif d'« interactionnel » pour désigner ce processus épigénétique du phénotype comportemental.

Comme cela a été déjà plusieurs fois énoncé, les déterminismes du développement sont à 100 % génétiques et à 100 % environnementaux, et aujourd'hui il paraît bien difficile de récuser une telle perspective constructiviste et interactionniste qui éclaire à la fois les processus de développement de la personnalité et ceux de la mise en place des systèmes communicationnels, en particulier langagiers.

En second lieu, ce qui a été fait pour l'enfant l'a aussi été pour l'adulte. Les études sur les « interactions de face-à-face », « les échanges conversationnels », « les interactions communicatives », « les communications interpersonnelles », la « rencontre » sont aujourd'hui devenues innombrables. Elles se caractérisent par le fait d'adopter une approche naturaliste, ou de « terrain », et donc de travailler sur des corpus authentiques. Il apparaît très vite que ce qui se passe excède largement le simple échange de paroles, et plusieurs caractéristiques de ces situations sont mises en valeur.

La première est la **multicanalité** (ou « **multimodalité** ») de l'interaction.

Les interactants parlent, gesticulent, émettent des rires, des soupirs, observent des silences et modulent leurs paroles... « L'énoncé total » est ainsi tripartite, constitué à part variable de verbalité, de gestualité (kinésique) et de vocalité. Cette importance du non-verbal **remet en cause la croyance habituelle en la nature fondamentalement oro-acoustique du langage** et établit le fait que la langue parlée elle-même possède une structure qui prévoit l'intervention des gestes.

Les fonctions et la nature des gestes apparaissent vite très variées. S'il y a des gestes qui sont nécessaires à l'énoncé, beaucoup d'observations montrent qu'en outre, de nombreux gestes sont surtout utiles à celui qui parle, c'est-à-dire sont plus utiles au travail énonciatif qu'à la constitution de l'énoncé lui-même. Tout se passe comme si l'exposé verbal d'un raisonnement ou d'une argumentation avait besoin des gestes pour la construction de l'énoncé, ou, autrement dit, comme si la mise en mots de certaines représentations avait aussi besoin d'une mise en gestes. Il apparaît ainsi très clairement que la **pensée s'organise sur les coordonnées corporelles**, et que l'activité représentative qui alimente certains débats neurocognitivistes, utilise très intensément le corps et le geste. Psyhé est bien « incarnée », mais au sens d'« incorporée » ou de « corporalisée ».

La seconde caractéristique est l'**interactivité**.

Les deux locuteurs (ou les trois, quatre, etc.) ne communiquent pas au hasard. Chacun parle tour à tour, et les mouvements, les regards, les mimiques faciales semblent synchronisés. On a pu ainsi décrire le « ballet conversationnel », la « danse des interactants », la « synchronie interactionnelle », « la coordination interactionnelle ». Cette interactivité (mise en fonction très précocement comme nous l'avons vu) assure le bon fonctionnement de l'échange par des actions de co-pilotage qui le régulent, le maintiennent et l'orientent. On sait que de nombreuses difficultés de la communication sont liées à des dysfonctionnements de ce système d'échange.

Mais une autre fonction s'avère tout aussi importante, c'est celle du « partage » affectif ou **partage empathique** (Cosnier, 1994, Cosnier et Brunel, 1994). Cette voie utilise une identification corporelle massive et non consciente et ne passe pas par les systèmes d'échanges de signaux.

Cette identification au corps du partenaire (ainsi qu'éventuellement à sa voix), est parfois visible avec des mimiques, gestes et postures « en miroir », ou parfois reste subliminaire (mais nous savons aujourd'hui que la perception des mouvements d'autrui se reflète dans les aires motrices de son partenaire). Cela correspond au phénomène d'« échoïsation » : l'échoïsation corporelle du corps de l'autre, « modèle effecteur », permet donc à l'échoïsant d'induire en lui, au moins a minima, un état affectif

apparenté à celui de cet autre. Le corps sert donc d'instrument d'analyse aux affects d'autrui. Ce système d'« **analyseur corporel** » fonctionne en parallèle avec le système d'échange de signaux et ne lui est évidemment pas opposé bien que, dans la pratique, leur articulation soit complexe.

En effet, il peut y avoir discordance entre les résultats de l'échange et ceux du partage : par la voie des échanges « ouverts », des affects peuvent être conventionnellement affichés, tandis qu'en même temps la voie du partage empathique peut donner des informations contradictoires. Le partenaire est souriant mais on le ressent profondément hostile par exemple. Il peut y avoir aussi des difficultés, voire des refus à partager et donc à reconnaître les affects d'autrui, soit parce qu'ils sont difficiles à supporter (souffrance, désespoir, etc.), soit parce qu'ils réveillent chez l'analyseur des représentations associées indésirables et généralement refoulées ou réprimées ; alors apparaîtront au lieu de l'échoïsation convergente, des mécanismes de défense et de divergence interactionnelle. Enfin, ajoutons que l'échoïsation peut provoquer la symétrie ou la complémentarité : la tristesse peut induire la tristesse, mais aussi la compassion...

Or, si ces phénomènes d'empathie n'ont apparemment pas à voir avec les phénomènes des traditionnelles linguistiques du code, ils ont par contre évidemment à voir avec la pragmatique des interactions langagières. Ils reposent en particulier la pertinence des modèles conversationnels basés sur les « simples » mécanismes d'échanges, et encore plus la pertinence des modèles cognitifs en termes de pur traitement de l'information.

La **multifonctionnalité des échanges** est une troisième caractéristique. Nous savons que les énoncés ont plusieurs fonctions, classiques depuis Jakobson, et de plus, avec les théoriciens des actes de langage comme Austin et Searle, que la prise de parole est un Dire qui réalise ou/et permet de réaliser un Faire. Disons que Parler, c'est Agir. Cette perception des actes de langage en terme d'actions renouvelle la sémantique et permet le développement de la pragmatique linguistique (C. Kerbrat-Orecchioni, 1994).

La quatrième caractéristique est la **contextualité**. Ce qui survient dans les sites socialement définis est évidemment hautement prévisible et ordonné en fonction du contexte. C'est ici que les scripts et scénarios servent de guide au comportement et sont à la base de la compétence communicative. Mais quand on recueille les échanges et quand on les soumet à une micro-analyse, il paraît alors évident que ce qui se passe est en permanence le résultat d'une interprétation réciproque et contextualisée des événements qui constituent l'échange. Aucun énoncé n'a par lui-même de sens ; ce dernier résulte d'une coopération des locuteurs pour admettre une interprétation commune qui résulte nécessairement du travail de contextualisation.

L'importance de ces phénomènes de pragmatique inférentielle est immense quantitativement et qualitativement dans les échanges quotidiens. Comprendre et interpréter s'avère correspondre à deux processus différents, l'un mettant en jeu la compétence linguistique, l'autre la compétence pragmatique, l'ensemble appartenant à la compétence communicative. « L'énoncé dépasse le prononcé »...

En fait comme nous l'avons déjà signalé, il dépasse encore d'une autre manière : l'énoncé « total » comprend non seulement du verbal mais aussi du vocal et du mimo-gestuel particulièrement pertinents dans les interactions de face-à-face.

Tout ceci montre que la Psychologie de l'intrapsychique ou de l'Esprit ne peut en fait qu'être une Psychologie de l'interpsychique. Il n'y aurait pas de Psychologie individuelle sans Psychologie sociale.

On passe en effet vite de la Psyché spéculaire à la Psyché spectaculaire.

Pour G.H. Mead, psychologue social de Chicago qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'interactionnisme, l'homme est un animal doté d'un « Soi » qui lui offre la propriété d'être à la fois sujet et objet. Mais « *le Soi, en tant qu'objet pour Soi est essentiellement une structure sociale et naît dans l'expérience sociale* », la conscience de Soi c'est « *l'action de prendre ou de sentir l'attitude d'autrui en soi* », « *c'est devenir un objet pour soi en vertu de ses relations avec les autres individus* ».

Ainsi la genèse du Soi est liée au développement de l'aptitude à prendre l'attitude et le rôle d'autrui, l'homme est un « *role-taking animal* ». Cette aptitude se développe d'abord, comme nous l'avons vu, dans les interactions précoces avec les personnages maternants, « *autrui significatifs* » (« *significant others* »), puis s'étend aux autres partenaires « *autrui généralisé* », ce qui permet la vie sociale symbolique et le développement du langage ; ce dernier assurant la mise en commun des expériences et des significations. I. Goffman, autre interactionniste majeur, a étendu ces notions à la vie sociale ordinaire.

L'individu dans ses rencontres quotidiennes s'efforce de maintenir son *self* et sa *face*. Le « *self* » est construit et maintenu à travers les interactions sociales. La « *face* » est « *la valeur positive revendiquée par la personne auprès des partenaires de l'interaction, chacun mettant en jeu un dispositif de protection (présentation) de sa face et d'acceptation de la présentation d'autrui* ». Ce travail coopératif est d'ailleurs facilité par des rituels de confirmation ou d'évitement.

Goffman qui a particulièrement décrit cette dramaturgie micro-sociale, constate que plusieurs scènes peuvent être simultanées, ou coexister ou s'entremêler, et qu'en conséquence les interactants utilisent des procédés spécifiques pour les distinguer ou pour marquer le passage de l'une à l'autre. Pour en rendre compte, il développe la notion de Cadre (empruntée à Bateson) et celle de Cadrage.

Complétant l'approche microsociologique goffmanienne, il faudrait aussi mentionner l'apport de l'ethnométhodologie, de l'analyse conversationnelle, de l'ethnographie de la communication (cf. Tableau 1)...

On conçoit aisément que les psychologues puissent être intéressés par de telles approches applicables à des situations de communication interindividuelle aussi variées ; en particulier, l'application du modèle conversationnel à l'entretien clinique est particulièrement fécond.

Rien d'étonnant donc à ce que l'évolution interactionniste des disciplines sociologiques, anthropologiques, linguistiques ait renouvelé certaines approches et que leurs frontières avec la Psychologie soient même parfois devenues imperceptibles...

Ajoutons aussi l'apport proprement psychopathologique initié par G. Bateson et le groupe de Palo Alto dont certaines propositions sont aujourd'hui devenues classiques.

Ajoutons enfin, pour ne pas quitter les retombées cliniques des études interactionnistes, la mise en évidence de l'importance de l'« **inessentiel nécessaire** » (bavardages et microéchanges sociaux quotidiens) et du « **support social** » (possibilité de partager avec autrui les affects traumatiques) : « *l'homme est un animal qui a besoin d'être bavard* ».

Finalement, on peut résumer les dénominateurs communs du champ interactionniste de la façon suivante :

- l'objet : l'**inter** à remplacé l'**intra**. Les interactions de la vie quotidienne sous toutes leurs formes sont le matériel de choix ;
- la méthode : **observation et description**, avec recueil de corpus « authentiques » sur le terrain. La méthode est naturaliste *versus* expérimentale ;
- les résultats sont formulés en termes de « **comment** » et **non de « pourquoi »** ; toute explication en terme de causalité linéaire est évitée. Étant donné l'objet et la méthode, le **qualitatif prime le quantitatif** ;
- les prises en compte du **contexte** et des **interprétations des acteurs** sont considérées comme essentielles.

Il s'ensuit deux conséquences importantes qui caractérisent le mouvement interactionniste : la première est la valorisation de l'action (ou de l'acte), la seconde est que les actions sociales étant des **interactions**, l'**interactionnel suppose l'intersubjectif**. Cette référence à l'intersubjectivité constitue une différence essentielle d'avec le behaviorisme objectiviste et permet de comprendre pourquoi le mouvement interactionniste devrait concerner au plus haut point les recherches psychologiques.

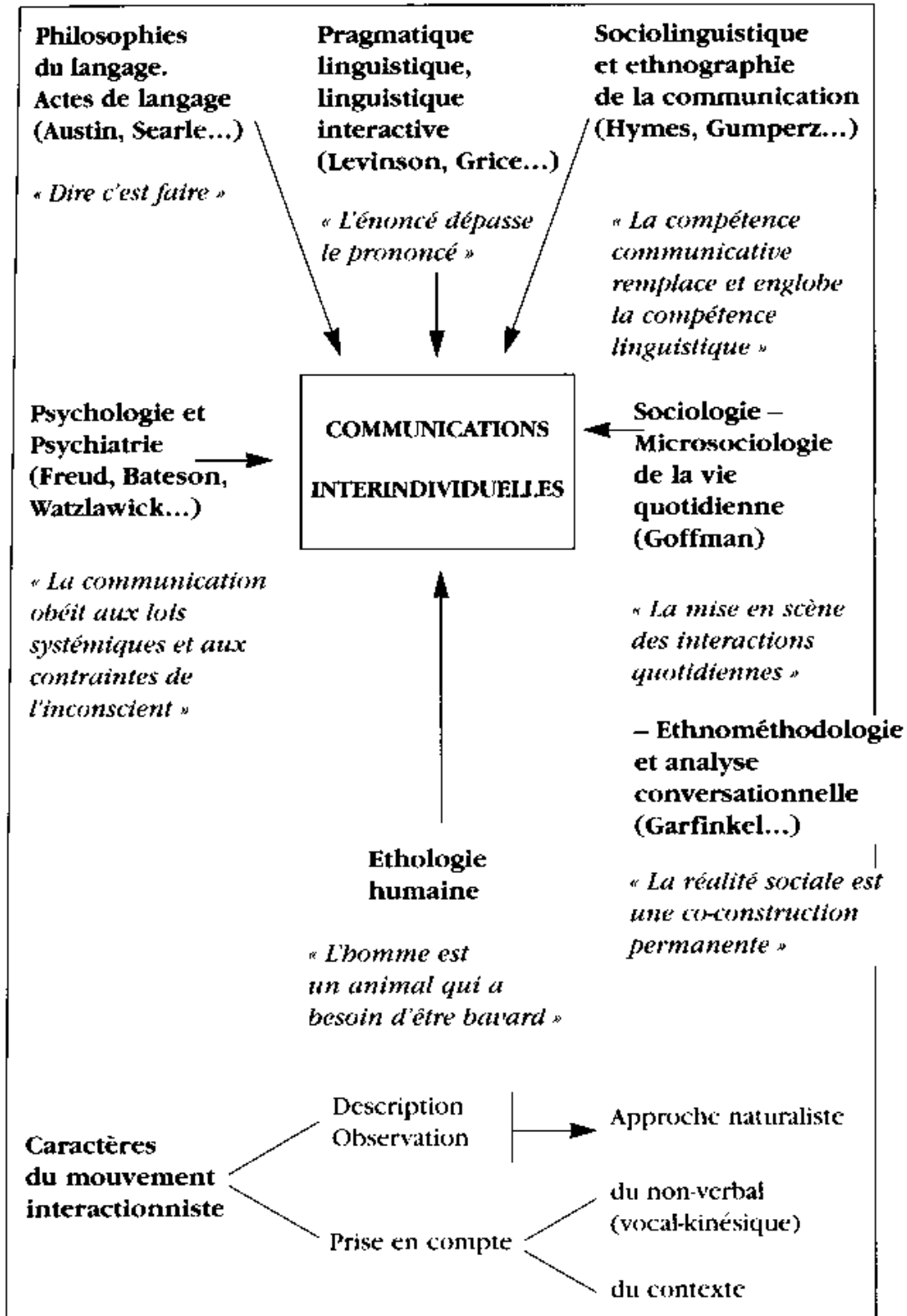


Tableau 1

V – La psychanalyse entre les deux grands

Avec l'ouverture de la boîte noire et ce nouvel intérêt pour l'Esprit, la psychanalyse va-t-elle réintégrer la communauté des scientifiques académiques ? C'est un fait qu'elle s'occupe depuis maintenant cent ans des « processus intra-psychiques ».

Nous avons vu qu'au début du siècle, pour répondre aux demandes des praticiens, il avait fallu s'alimenter à d'autres sources que les psychologies de Wundt et de Watson : en particulier la psychométrie pour le monde du travail, et la psychanalyse pour la clinique.

Dans cette distribution des rôles, la psychanalyse restait marginalisée par rapport à la psychologie universitaire, d'autant plus que l'avènement rapide du behaviorisme agrandissait encore le fossé. Mais, ici encore, un peu d'histoire n'est pas inutile.

Certes les histoires de Freud et de la psychanalyse sont bien connues et il n'est pas dans mon propos de les retracer, mais je veux en souligner quelques éléments qui ont aujourd'hui leur importance.

Freud, on le sait, avait entamé sérieusement et passionnément une carrière « scientifique ». Il fait ses premières armes de chercheur dans le laboratoire de physiologie d'Ernest Brücke, lui-même rattaché à la « Berliner Physikalische Gesellschaft » que j'ai déjà mentionnée. C'est dans cette ambiance ultra-positiviste qu'il entreprit ses premiers travaux sur l'anatomie microscopique du système nerveux. Docteur en médecine en 1881, il caressait l'espoir de devenir professeur de physiologie, mais, sans fortune personnelle, sur les conseils de Brücke, il dut opter pour la clinique et avec un serrement de cœur, nous dit son biographe E. Jones, il abandonna les travaux de laboratoire.

Ses premiers travaux cliniques marquent une transition mais restent liés à ses préoccupations neuropathologiques. De même, ses premières fonctions hospitalières s'exercèrent dans le service du grand neurologue Meynert, et son Privat-Dozent lui fut décerné grâce à ses travaux de recherches biologiques.

C'est auprès de Breuer, grand médecin libéral de l'époque, et lui-même de solide formation physiologique, que Freud confronté à la pratique de la clientèle va « découvrir » ce que nous appellerions aujourd'hui la psychologie clinique, qu'il essaie de théoriser dans les termes neuro-physiologiques qui lui étaient familiers, ce qui aboutit à ce fameux mémoire, jamais publié de son vivant, mais ensuite si souvent cité, intitulé : « *Esquisse d'une psychologie scientifique à l'usage des médecins* ». Nous sommes en 1895, Freud a 39 ans. Freud avait déjà une quarantaine d'années quand la psychanalyse fut conçue ! Création, donc, d'un homme déjà mûr.

Or, cette *Esquisse* qui ouvre l'ère proprement psychanalytique, est ce que nous appellerions aujourd'hui un ouvrage typiquement neuro-cognitif !

A l'origine, Freud était foncièrement un neuro-scientifique que ses orientations cliniques transforment en neuro-cognitiviste à la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire avant la lettre. Bien sûr il n'en restera pas là ! Et c'est le second point que je crois utile d'aborder ; c'est aussi en 1895 que Freud et Breuer co-écrivent les fameuses « *Études sur l'Hystérie* ». Breuer y fournit l'histoire très connue d'« Anna O. », cette patiente dont les troubles disparaissent après que, sous hypnose, elle en découvre les événements déclenchants. Cette découverte de la « méthode cathartique » de traitement des troubles névrotiques allait constituer un moment décisif pour l'invention de la psychanalyse : Freud (et Breuer) observaient que la remémoration et la reviviscence permettent une prise de conscience et la disparition des symptômes...

C'était l'entrée dans la « période herméneutique » de la psychanalyse avec la découverte de l'inconscient et du refoulement, et bientôt la mise au point et la systématisation de « la cure de paroles » et de l'interprétation au-delà des symptômes signifiants, de tous les indices, lapsus, actes manqués, productions diverses, considérés comme rejetons de la vie mentale inconsciente. La théorie allait suivre. On sait qu'elle se formula sous la forme de la « *Métapsychologie* » avec ses topiques successives et tout son arsenal dynamique et économique. C'est dire que finalement Freud quittait définitivement les neuro-sciences pour entrer dans le **pur cognitivisme** ; après avoir été un pionnier des Neurosciences et de la Neuropsychologie, Freud devenait un pionnier du Cognitivisme !

Mais Freud, ou plutôt la pratique psychanalytique, allait encore évoluer. On sait que dans les années 1920, des difficultés déconcertantes surviennent, liées aux échecs de l'attitude herméneutique naïve des analystes. Ceux-ci se heurtaient à une défense nouvelle qui, à leur insu, les impliquait directement dans leur relation avec les patients. Cette découverte du transfert et du contre-transfert allait amener un changement profond de la pratique ; l'inconscient ne pouvait être atteint que par ses manifestations dans la relation que le patient s'acharnait à (re)créer avec son partenaire thérapeute. L'analyse du transfert devenait l'instrument de la thérapie et constituait la meilleure clé pour accéder à l'inconscient ainsi mis en scène et en acte. Après avoir été un pionnier de la neuropsychologie, puis du cognitivisme, Freud devenait celui de l'**interactionnisme**. Cependant, il faut reconnaître que cette évolution a été beaucoup plus sensible au niveau de la pratique, et de la « théorie de la pratique », qu'au niveau de la théorie métapsychologique elle-même. Quoi qu'il en soit, on peut soutenir sans difficulté que, issue d'une neuropsychologie, la psychanalyse a été pionnière en cognitivisme, et qu'à l'époque actuelle de la libération de Psyché par la poussée neurocognitive et de l'intérêt

affiché par cette dernière pour les sciences de l'Esprit, on pourrait donc assister à des retrouvailles jusque là interdites par le behaviorisme. Qu'en est-il ?

La réponse immédiate est que cela est loin d'être évident.

Il faut constater que le « Neuro-Cognitivism » regroupant des tendances variées, voire opposées, l'évaluation de la pertinence psychanalytique se traduit de façon variable selon ces tendances et les auteurs qui les représentent. Disons, pour clore provisoirement cette discussion, que si Psyché avait trouvé un refuge de choix chez les psychanalystes durant les sombres années de la psychologie behavioriste, son retour au grand jour rendu possible par l'ouverture de la boîte noire ne se fait pas sans problème. Il n'est pas évident en effet que sa place, son statut, et même son appellation soient les mêmes pour les cognoscifiques et pour les psychanalystes.

VII – Retour aux idéologies

Ainsi, la psychanalyse que devrait conforter d'un côté l'ouverture de la boîte noire, et d'un autre le développement de l'interactionnisme, semble pour l'instant rester encore en marge de ces (r)évolutions. Sa collaboration avec les sciences cognitives ne semble pas aller de soi, mais du côté des sciences humaines et sociales où l'interactionnisme bat son plein et où Psyché est aussi convoquée, la psychanalyse que cela devrait mettre à l'aise semble pour l'instant encore l'ignorer, parfois volontairement. C'est dans une note de bas de page que le psychanalyste André Green in « *La causalité psychique* » déclare : « *La dernière des théories (aux conséquences fâcheuses) qui soutiennent ces points de vue (transformer la théorie du psychisme en théorie de la relation) est la théorie interactive* » (1995, 260).

On peut en rapprocher ce que J. Laplanche écrit dans « *Les nouveaux fondements* » : « *Freud eut le grand mérite et la grande audace de placer ce couple ("activité-passivité") aux origines, aussi bien dans la théorie de la pulsion que chronologiquement dans le développement de la vie sexuelle. C'était là une façon de se poser, comme par avance, en contradiction avec ce qui est aujourd'hui la façon la plus "moderne" de décrire les relations adulte-enfant, sous le chef de l'"interaction"* » (1987, 121).

Enfin, par ailleurs, il est à première vue logique que les deux extrêmes, Neurocognitivism et Interactionnisme, éloignés à la fois dans leur objet et dans leur méthode ne se touchent pas, bien que Psyché soit convoquée par l'un et par l'autre... Ces antagonismes schématiques, pres-

que rituels, mériteraient d'être inventoriés de plus près. Reposent-ils sur des irréductibilités épistémologiques foncières ? Ou ne sont-ils que le résultat de défenses de territoires professionnels, d'incompréhension mutuelle, voire d'ignorance par manque d'information ? Ou, pour reprendre notre thème initial, y aurait-il à nouveau des tiraillements idéologiques sous-jacents ?

L'idéologie apparaît vite dans les excès de chacune des deux grandes tendances.

Par exemple, si l'on imagine que les Sciences neuro-cognitives continuent leur expansion et que les praticiens, les enseignants, les chercheurs, les psychiatres deviennent tous neurocognitivistes, le psychisme remplacé par l'« esprit » devient un terme synonyme de fonctionnement cérébral et c'est sur ce dernier que se concentrent toutes les attentions, c'est-à-dire tous les crédits.

L'idéal devient la maîtrise totale de l'organe cerveau. C'est le *Meilleur des Mondes* revu et corrigé en fin de XX^e siècle.

Il ne faut pas se cacher que ce scénario bénéficie d'un soutien financier et de retombées qui ne sont pas négligeables. On peut résumer cette anticipation pessimiste ainsi : « *Tout savoir du cerveau pour adapter l'homme à n'importe quelle situation socio-économique, voire écologique* ». La devise pourrait en être « *adapter l'homme au monde* ».

Le mouvement interactionniste s'inscrit dans une certaine mesure en contre-pied du précédent scénario. Son inspiration naturaliste, son intérêt pour les différences culturelles, ethniques, pour les détails de la vie quotidienne, pour le développement urbain, les formes de vie nouvelles, les relations interpersonnelles et la mise en scène de la vie quotidienne, en font un mouvement que l'on pourrait qualifier d'éco-éthologique. D'une certaine façon, il fournit les supports théoriques qui manquent aux mouvements écologistes, new-age, médecines douces, humanistes, et il permet de comprendre pourquoi l'humanité aujourd'hui développe les « sectes » et les intégrismes comme moyen pour récuser (inconsciemment) l'évolution amorcée par les technocrates de la molécule et du neurone. Le dénominateur commun de ces manifestations hétérogènes serait un refus presque instinctif de l'évolution manipulatrice et asservissante que préparerait la société technocratique. Autrement dit du côté interactionniste, la devise serait l'envers de la précédente qui était « *adapter le cerveau au monde* », ici ce serait : « *adapter le monde au cerveau...* ». On voit que finalement les idéologies sont bien à l'œuvre et que les choix fondamentaux ne recouvrent pas uniquement des options scientifiques mais des choix de société.

Cependant, à un moment où la molécule et l'ordinateur n'ont pas encore éliminé la psychologie et où Psyché est encore en liberté, malgré quelques tentatives de rapt, on pourrait aussi entrevoir un scénario d'évolution heureuse dans lequel la psychanalyse, la psychologie sociale et

leurs dérivés joueraient le rôle d'interfaces, médiateurs entre les sciences de l'intra et les sciences de l'inter, entre les sciences de la compétence et celles de la performance, entre les sciences du cerveau et les sciences dites humaines...

Après bien des tribulations, une psychologie scientifique peut encore advenir.

J. C.

Références bibliographiques

Il est impossible de donner ici une bibliographie complète, j'indiquerai donc quelques ouvrages permettant de la reconstituer et d'étayer mes propos que le lecteur pourra trouver développés dans « *Le retour de Psyché* », paru chez Desclée de Brouwer, en 1998.

- BERGER (P.), LUCKMAN (T.), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens Klincksieck, 1996 (1966).
- CANGUILHEM (G.), Qu'est-ce que la psychologie ?, *Rev. de Métaphysique et de Morale*, n° 1, 12-25, 1958.
- CASTEL (R.) (éd), *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minit, 1989.
- COSNIER (J.), *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994.
- COSNIER (J.), BROSSARD (A.) (eds), *La communication non verbale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1984.
- COSNIER (J.), GROSJEAN (M.), LACOSTE (M.), *Soins et communication*, Lyon, Presses Universitaires, 1994.
- COSNIER (J.), Empathie et communication, *Sc. Humaines*, 68, 1997.
- DOSSE (F.), *L'empire du sens*, Paris, La découverte, 1995.
- DUPUY (J.-P.), *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La découverte, 1994.
- EDELMAN (G.-M.), *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 1992.
- FRAISSE (P.), SEGUI (J.), *Les origines de la Psychologie scientifique : centième anniversaire de l'Année Psychologique (1894-1994)*, P.U.F., 1994.
- GANASCIA (J.G.), *Les sciences cognitives*, Paris, Flammarion, 1996.
- GREEN (A.), *La causalité psychique*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- HABERMAS (J.), *Sociologie et théorie du langage*, Paris, Armand Colin, (1984) 1995.
- KERBRAT-ORECCHIONI (C.), *Les interactions verbales*, 3 vol., Paris, A. Colin, 1990-1994.
- MARC (E.), PICARD (D.), *L'interaction sociale*, P.U.F., 1989.

- PAICHLER (G.), *L'invention de la psychologie moderne*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- PINKAS (D.), *La matérialité de l'esprit*, Paris, La découverte, 1995.
- POLITZER (G.), *Critique des fondements de la psychologie*, P.U.F., 1928 (1967).
- QUEIROZ DE (J.-M.), ZIOLKOVSKI (M.), *L'interactionnisme symbolique*, Presse Universitaire de Rennes, 1994.
- VARELA (F.J.), *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Seuil, 1989.
- VIGNAUX (G.), *Les sciences cognitives, une introduction*, Paris, La découverte, 1991.
- WIDLOCHER (D.), *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Paris, Odile Jacob, 1996.
- WINKIN (Y.) (éd.), *Bateson, Premier état d'un héritage*, Paris, Seuil, 1988.